

I rois jours à Guar

BHL a visité plusieurs prisons américaines. Il a pu se rendre à Guantánamo, où sont entassés les présumés terroristes raflés en Afghanistan ou en Irak. Voici son compte rendu (« American Vertigo », p. 367).

Eh bien non. Il en restait une. La dernière. La vraie dernière. Et, pour le voyageur en quête de signes du grand vertige américain, sûrement pas la moins éloquente. Je m'étais, pour être franc, résigné à ne plus y aller. J'avais, sachant que c'était la plus fermée de toutes, formulé ma demande dès le début du voyage ; mais, ne voyant rien venir, je m'étais fait à l'idée d'achever mon enquête sans avoir pu accéder à ce qui, dans le monde entier, est devenu la prison américaine par excellence, la première à laquelle on pense, le synonyme du système en ce qu'il a de plus détestable - une sorte de troisième modèle, au même titre qu'Auburn ou Philadelphie, dont il ne me restait qu'à supposer ou déduire ce qu'un Tocqueville aurait pu dire... Quelle surprise, alors, quand arrive enfin la réponse.

Quelle surprise, et quelle bonne nouvelle, quand, à quelques jours de boucler, alors que j'en suis à récapituler mes conclusions sur ce pays magnifique et fou, laboratoire du meilleur et du pire, impérial et modeste, ivre de matérialisme en même temps que de religiosité, puritain et gavé, tendu vers le futur et obsédé par sa part de mémoire - quelle heureuse nouvelle, oui, quand

m'arrive cet e-mail de l'officier de presse John Adams m'informant qu'il m'attend, ces 25, 26 et 27 avril, sur la base américaine de... Guantánamo ! Avion pour Fort Lauderdale, en Floride. Petit avion, officiellement civil, pour Inagua et, de là, Guantánamo.

A Guantánamo, chaleur. Tropiques. Quelque chose dans l'air, le bleu du ciel et de la mer, les visages du personnel de la base, les passagers du ferry qui traverse la baie, les façades des maisons entrevues par la vitre de la jeep, qui rappelle que l'on est à Cuba, vraiment à Cuba : hallucinante situa-



« Un "combattant ennemi" unijambiste mais, néanmoins, menotté et enchaîné par son unique pied à un anneau dans le ciment du sol, comparait... »

tion qu'il faut voir pour y croire et que j'irai d'ailleurs, le lendemain, voir de plus près encore, sur la ligne de démarcation, au poste frontière d'opérette où, chaque année, à la même date, en un rituel réglé depuis cent un ans, le général commandant américain de la place apporte à son homologue cubain qui, après consultation téléphonique avec le Lider Maximo lui-même, le refuse tout aussi rituellement et le lui rend, un chèque de 4.000 dollars (correspondant au montant annuel du loyer fixé en 1903 mais qui, vu que le principe même de la location n'a jamais été accepté par la partie cubaine, n'a jamais été révi-

Le soir, 3 Mars 2008



LA CHUTE DE ROBESPIERRE, en l'an II (1794), évita in extremis la guillotine aux parents d'Alexis Henri Charles de Clérel, vicomte de Tocqueville, né le 29 juin 1805. IMAGE STEFANO BIANCHETTI/CORBIS.

sé) - extraordinaire situation, mi-Désert des Tartares mi-Rivage des Syrtes, de cette pointe avancée de « l'Empire » fichée au cœur de la dernière colonie de l'autre Empire défunt...

La base, donc. La structure classique - mais, ici, surréaliste - de toutes les bases américaines avec villas pour les officiers, écoles pour leurs enfants, Starbucks entre deux check-points, McDonald's, clubs de plongée et de fitness, boîtes de nuit, Malls, terrain de golf à proximité des barbes. Et puis, enfin, les camps, regroupés dans la partie sud de l'île, au bord des plages, et où se trouvent actuellement détenus, sans procès, sans protection juridique ni statut, un peu plus de 100 « ennemis combattants », pour la plupart ex-talibans. X-Ray, qui fut historiquement le premier, véritable poulailler humain dont les cages métalliques, chauffées à blanc par le soleil, sont maintenant livrées aux herbes folles et aux rats. Iguana, au sommet d'une falaise, créé pour les « terroristes » de moins de 18 ans mais, depuis peu, ouvert à tous. Camp Delta, plus moderne, avec ses miradors de bois et peint en grandes lettres blanches sur la première des six palissades de métal grillagé, surmontées de barbelés haute tension, qui ceignent le complexe) un Honour bound to defend freedom » aux échos bien douteux.

La possibilité d'assister à l'une de ces ARB, Administration Review Board, qui se tiennent en principe à huis clos et où c'est un combattant ennemi » unijam-

biste mais, néanmoins, menotté et enchaîné par son unique pied à un anneau dans le ciment du sol, qui comparait, sans avocat, assisté de deux militaires, devant une troïka d'officiers supposés déterminer s'il représente toujours ou non un « danger » pour les Etats-Unis. Delta encore, mais le Camp 4, réservé aux détenus « coopératifs » qui ont le droit de jouer au volley et de lire des romans policiers. John Edmondson, le capitaine médecin, qui m'apprend qu'un détenu sur six est traité pour troubles psychiques. La femme flic qui, le soir de mon départ, effacera de ma caméra les images de détenus que j'avais réussi à voler. Tous ces visages, à la fois pathétiques et terribles, qui ne resteront gravés que dans ma mémoire. Tous ces hommes dont Bush et Rumsfeld disent qu'ils sont tantôt des terroristes (pourquoi, dans ce cas, pas de procès ?), tantôt des prisonniers de guerre (mais pourquoi, alors, pas la Convention de Genève ?). Je reviendrai sur tout cela. Je reviendrai sur le fond des choses et m'interrogerai notamment sur ce que signifie, dans une démocratie, l'existence d'une pareille zone d'exception. Pour l'heure, une observation. Une seule et modeste observation.

Pour qui a eu l'occasion, comme moi, de visiter d'autres prisons américaines, pour le voyageur post-tocquevillien qui s'est penché, même sommairement, sur le système pénitentiaire américain, il y a, dans cette prison-ci, des traits forcément familiers. Sa violence, qui rappelle aussitôt Ri-

kers. Son régime d'insularité et de bannissement semblable à celui d'Alcatraz. Une indifférence au droit et à la loi qui n'était peut-être pensable que dans un pays qui, au Nevada et ailleurs, a inventé la monstruosité juridique et morale qu'est l'idée de prison privée. Cette absence de perspec-



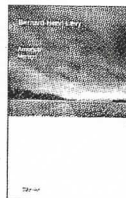
« Ce que l'on n'a pas le droit de dire, c'est que Guantánamo est un ovni, chu d'on ne sait quel désastre obscur »

tive et d'horizon, cet état d'incertitude méthodique quant au sort qui vous est réservé où l'on place les détenus, cette détention à la lettre illimitée, qui me font inmanquablement songer au désespoir programmé des prisonniers d'Angola. Et dans la façon, enfin, dont on me recommande de ne pas porter de chemise à manches courtes pour ne pas offenser leur pudeur, dans l'insistance du sergent Mendez à m'expliquer que chaque nouvel arrivant se voit offrir un Coran qui sera rangé là, dans cette pochette de gaze blanche accrochée au grillage de sa cellule et pareille à un masque chirurgical, dans le discours de cet autre sergent, pas gêné d'avouer qu'il faut parfois se résoudre à tabasser un détenu qui vous crache dessus ou badigeonne son mur d'excréments mais se récriant qu'il y a des procédures, en revanche, qui interdisent de manipuler le Livre sans l'envelop-

per dans un linge spécialement prévu à cet effet - dans cette comédie culturaliste, dans cette affectation de prendre soin des « besoins spirituels » d'autrui lors même qu'on le traite comme une bête enragée, quelque chose qui ne peut pas ne pas rappeler la tartufferie des éleveurs d'âmes quakers du « Penitentiary » de Philadelphie.

On peut, à partir de là, se demander si ces bons chrétiens ont ou non enfreint les procédures et profané le Livre sacré (d'instinct, j'ai tendance à croire que les témoignages l'attestant ont été plutôt gonflés). On peut débattre de la pertinence, pour qualifier cet enfer offshore, de l'emploi du mot Goulag (je le crois, là aussi, inapproprié).

On peut discuter s'il faut ou non, comme le réclame, entre autres, Jimmy Carter, fermer Guantánamo (je pense, là, que oui, sans hésiter, car il y va de l'honneur et de la santé de la démocratie américaine). Ce que l'on n'a pas le droit de dire c'est que Guantánamo est un ovni, chu d'on ne sait quel désastre obscur. Ce qu'il faut commencer par dire, c'est qu'il est un résumé, un condensé, du système pénitentiaire américain tout entier. À partir de quoi pourra débiter l'analyse. ■



American Vertigo
BERNARD-HENRY LÉVY
Grasset,
500 pages,
20,90 euros
(Sortie mardi prochain,
le 7 mars 2006)

Le voyage de Tocqueville

Alexis de Tocqueville - inspirateur d'*American Vertigo*, de Bernard-Henry Lévy - est âgé de 25 ans, en 1831, lorsqu'il sollicite du ministère français de l'Intérieur un congé pour pouvoir se rendre aux États-Unis. Depuis quatre ans, en effet, ce jeune aristocrate occupe un poste de juge-assistant au tribunal de Versailles.

Alexis de Tocqueville et son ami Gustave de Beaumont s'embarquent au Havre le 2 avril 1831, officiellement pour un voyage d'études sur le système pénitentiaire américain. Ils arrivent à New York le 11 mai. Ils parcourent l'est des États-Unis jus-

qu'aux Grands Lacs, manquent de périr dans un naufrage sur le fleuve Ohio, sont prisonniers des glaces sur le Mississippi et, après un passage à La Nouvelle-Orléans, sont reçus à Washington, le 1^{er} janvier 1832, par le président Andrew Jackson. Ils regagnent la France le 20 février 1832.

De ce voyage, Tocqueville tire *De la Démocratie en Amérique*, qui le rendra célèbre, singulièrement aux États-Unis. A simple titre d'exemple, on recense cent quatre-vingt-quatre références à son nom dans le catalogue de la librairie du Congrès des États-Unis, la plus grande biblio-

thèque du monde.

Le premier tome de *De la Démocratie en Amérique* (publié en 1835) traite plus particulièrement de l'Amérique pionnière. Dans le livre II (1840), l'auteur élargit son propos au phénomène démocratique et à son avenir probable. Tout, dans l'œuvre de Tocqueville, se rattache plus ou moins à un problème unique : dans les sociétés occidentales, entraînée par un processus providentiel de démocratisation, la liberté de chaque homme pourra-t-elle subsister ? Ou, pour présenter la chose sous un autre angle : le mouvement démocratique et l'individualisme ne conduiront-

ils, à terme, à une atomisation de la société et à un État despotique ?

Après la sortie de son grand œuvre, Alexis de Tocqueville deviendra député libéral sous Louis-Philippe, puis ministre des Affaires étrangères en 1849, sous la Deuxième République. En 1856, trois ans avant de s'éteindre, il donnera encore *L'Ancien Régime et la Révolution*. Ses *Souvenirs* seront publiés en 1893. ■

WILLIAM BOURTON

De la Démocratie en Amérique est disponible dans plusieurs éditions de poche : Flammarion Poche Essai, Folio Histoire, 10/18...